

tro en tout don de la robe du ciel et de l'abondance de la terre, et puissent ses enfants, vivant en harmonie avec leurs concitoyens de toute les classes, protégés par la loi dans leurs droits propres et respectant scrupuleusement les droits des autres, développer chaque jour de plus en plus leur prospérité morale et matérielle et continuer de prêter force et dignité à la Confédération du Canada."

Société S. Louis de Gonzague.

Monsieur le Rédacteur,

Comme le rapporteur ordinaire de la Société S. Louis de Gonzague paraît avoir épuisé sa plume, je vais donner à vos lecteurs une idée des dernières séances que nous avons eues. Un de nos membres les plus actifs, vous l'avez insinué l'autre jour, a commencé un travail gigantesque sur Virgétorix. M. Thos Lefebvre entreprend l'histoire de la grande assemblée des chefs gaulois lors de la lutte suprême contre César. Quinze chefs prirent alors la parole, et c'est le discours de tous et de chacun d'eux que ce moderne Tito Live veut nous faire admirer.

Dans son premier travail, M. Lefebvre nous fit parcourir à vol d'oiseaux les antiquités de la Gaule; nous assistâmes aux émigrations successives vers l'est et vers le sud. Puis il nous présenta la Gaule en partie soumise aux Romains, et travaillée par des factions: c'était nous l'isser entrevoir l'intérêt des séances subséquentes.

Dans le deuxième travail, M. Lefebvre nous débita le discours de deux délégués à la grande assemblée. L'un d'eux, Arioviste, tout entier aux intérêts de la Gaule, voulait un soulèvement en masse pour écraser César et ses légions: c'était le seul moyen de maintenir l'indépendance de la Gaule et d'éviter l'esclavage que Rome imposait aux nations vaincues. L'autre délégué, Divitiac, avait vu la grande cité, et avait rapportée de son séjour à Rome des idées de servilisme qui le faisaient mépriser par ceux de sa nation. Cependant il fut assez habile pour masquer ses machines et faire des adeptes parmi les assistants.

M. Lefebvre mérite certes les plus grands éloges pour l'ardeur qu'il met à promouvoir les intérêts de la Société. Nous pourrions reprendre dans son débit des mouvements heurtés, des éclats de voix non préparés et qui font rire. Mais si nous considérons que ce Monsieur n'a pas encore étudié la littérature, nous n'avons qu'à le féliciter, et à lui souhaiter les plus grands succès pour l'avenir: et nos souhaits s'accompliront, si M. Lefebvre sait écouter les conseils sages qui ne manqueront pas de lui être donnés, et s'il médite attentivement ce vers de Boileau:

Qu'il ne s'ait se borner ne sut jamais écrire.

UN AMI.

La dernière séance a été si pleine d'émotion que j'ai cru devoir remonter ma

plume si malencontreusement brisée. L'orateur était M. Jos. Pouliot. Sa réputation était déjà commencée et nous nous attendions à une séance très-intéressante. Nous n'avons pas été trompés dans notre attente.

M. J. Pouliot avait choisi pour sujet la bataille de Calpè, livrée entre les Mahométans et les Chrétiens, l'an 711, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Gibraltar. La plupart nous ignorions les détails de cette intéressante bataille. Aussi devons-nous beaucoup de reconnaissance à M. J. Pouliot qui a su nous instruire en nous amusant. Le sujet était difficile à traiter; mais grâce à l'heureux choix des détails, et à un débit chaleureux, nous avons suivi avec le plus grand plaisir, les diverses péripéties de cette lutte qui se termina si fatalement pour l'Espagne.

Nous ne signalons aucun défaut à M. Pouliot, car réellement nous n'en avons guère remarqué. Il était difficile, dans un sujet où se rencontraient tant de mots techniques et étranges, et dont le développement a duré près de vingt minutes, de nous intéresser davantage. Nous n'avons qu'un reproche à faire, et ce n'est pas à M. Pouliot qu'il s'adresse. Il y a lieu de s'étonner qu'un tel exemple ne trouve pas parmi nous plus d'imitateurs.

Vraiment quelques membres de la Société S. Louis de Gonzague, sont comme ces blocs de granit qui, au milieu du feu le plus ardent, ne sont point entamés.

Espérons pourtant que cette indifférence ou timidité va cesser, et que les quelques semaines qui nous restent encore vont être bien employées.

J.

La fête au sucre.

La fête au sucre, c'est la fête de la gaieté, cette fleur, ce caractère distinctif du cœur canadien.

Mais en aucun lieu, peut-être, elle n'est assaisonnée de plus d'atticisme, de jovialité gauloise qu'au Séminaire.

Notre fête se passe cependant dans notre prosaïque réfectoire, qui, il faut bien l'avouer, ne vaut pas la cabane. Non, l'air frais de la montagne ne souffle pas jusque là; un merle ne siffle pas au-dessus de nos têtes, l'écureuil ne grimpe pas dans l'érable, l'écho moqueur ne répond pas plus à nos applaudissements qu'il ne répète nos chansons. La fête elle-même n'est qu'une ombre, un écho de la sucrerie. Grâce cependant au dévouement et à l'énergie de M. les Physiciens, l'illusion était encore possible, et si nous n'avions pas la forêt pour théâtre, nous retrouvions cette gaieté franche et loyal qui est si bien celle du sucrier canadien.

L'orateur de la circonstance était M. John Barry. Cette tâche, toujours pleine de difficultés, ne lui a pas paru bien difficile; aussi les applaudissements qui l'accueillirent et vinrent plusieurs fois interrompre son discours, prouvèrent jus-

qu'à quel point il fut goûté par nous tous.

Le chant ne pouvait manquer d'être à la hauteur de la circonstance avec le concours de MM. Labonté, Bouffard et Th. Mureaux. Ce dernier chanta *O Carillon*; M. Bouffard, *Voyage à la sucrerie*; et M. Labonté, une chanson composée pour la circonstance.

M. Tardivel répondit d'une voix émue et en termes heureux, aux remerciements présentés à M. les physiciens par M. J. St-Amant, au nom de tous ses confrères.

Voilà ce qu'a été cette fête du 30 avril; agréable, intéressante, grâce au dévouement de nos confrères de la Physique, à qui nous renouvelons de tout cœur l'expression de nos sentiments de reconnaissance.

Lucifer vs. Atome.

Nous avons reçu de notre ami *Atome* une lettre en réponse à celle de notre ami *Lucifer*. Nous devrions peut-être, en stricte justice, la publier dans nos colonnes, cependant nous croyons plus prudent de ne pas le faire. Cette discussion, commencée d'abord dans le calme, la sérénité d'un atmosphère purement scientifique, tend malheureusement à prendre un ton aigre-doux qui nous fait craindre de fâcheux résultats. *Atome* ne nous en voudra pas, nous l'espérons; et plus tard il sera peut-être le premier à nous savoir gré de notre réserve.

Nos deux amis ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils le paraissent à première vue. Au fond, il n'y a divergence d'idée, quo sur des questions de détail; l'un voudrait fendre un cheveu en quatre, l'autre en cinq, et nous, nous pensons qu'il vaut mieux ne pas le fendre du tout.

L'odeur de l'âme—science allemande.

Il y a déjà longtemps qu'un savant allemand, Jager, avait prétendu que l'âme d'un chacun est ni plus ni moins que l'odeur caractéristique émise par ce qu'on Molière appellerait son individu personnel. Dunstmayer, autre mangeur de choucroute, après avoir doute longtemps de la théorie de Jager, vient de l'embrasser avec tout l'enthousiasme d'un nouveau converti, à la suite d'expériences curieuses, qu'on nous permettra de rapporter.

Pour Dunstmayer la lumière et l'âme—si celle-ci est une odeur—sont de véritables rayonnements, s'échappant constamment de la personne animée. Or on peut recevoir et fixer sur une plaquette d'argent les impressions lumineuses, on devrait donc trouver une substance qui emmagasinât de la même manière les vibrations odorantes de l'âme. Ici pas d'hésitation possible; s'il y a au monde une substance sensible aux odeurs, c'est sans contredit le nez d'un chien avec ses nerfs olfactifs.

Donc Dunstmayer mit au milieu de son laboratoire une cage contenant vingt